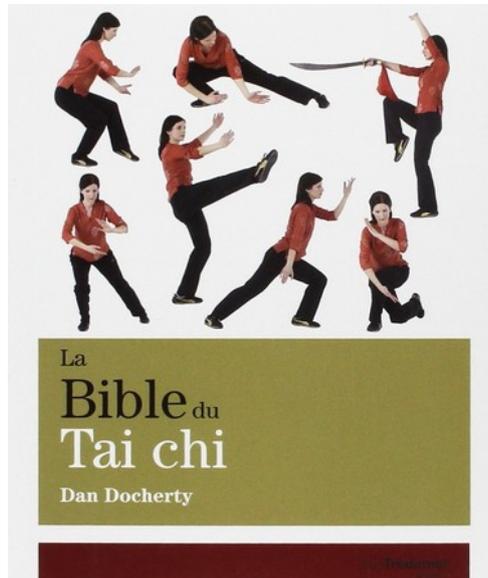


LES PÉCHÉS DU MAÎTRE

À propos d'un livre de Dan Docherty



Parmi les livres publiés par Guy Trédaniel, mon éditeur, j'ai découvert la traduction d'un ouvrage anglais écrit par Dan Docherty et intitulé *La Bible du Tai chi*. Cet épais bouquin s'inscrit dans une collection qui propose toutes sortes de « Bibles » que ce soit pour les charmes, les fées ou encore l'aromathérapie. Malgré ce que laisse entendre son titre, le volume consacré au taiji quan ne constitue pas un livre de référence pour cette discipline mais plutôt une présentation générale de l'école spécifique diffusée en Europe par Dan Docherty, le *Practical Tai Chi Chuan*. Les initiés savent que celle-ci n'est pas particulièrement *new age* même si la prose de Dan Docherty fait, nous le verrons, quelques allusions à la « sexualité sacrée » dans sa version taoïste... En fait, cette pratique, qui semble bien adaptée à une certaine mentalité anglo-saxonne, apparaît comme un tai chi viril, en partie représentatif de la branche martiale du style Wu 吴 de Hong Kong. Sans doute pour contrebalancer cela, les postures de l'enchaînement ainsi que nombre d'applications à l'autodéfense sont présentées par une adepte aux allures de mannequin, cela « dans une superbe démonstration de sa polyvalence » comme nous pouvons le lire dans les remerciements. L'intérêt du livre réside toutefois dans les considérations et anecdotes dont il est émaillé. *La Bible du Tai chi* n'aurait pas plus retenu mon attention si, dans le cinquième et dernier chapitre, l'auteur n'avait eu la malencontreuse idée d'interpréter des propos du maître Yang Zhenduo 杨振铎 dont je fus l'élève assidu à la fine des années 1980...

L'anticonformiste du taiji quan

Dans son chapitre intitulé *Quatre maîtres*, Dan Docherty livre quelques réflexions sur des figures du taiji quan : Yang Chengfu 杨澄甫 (associé à son fils Yang Zhenduo), Cheng Wing-kwong 郑荣光, Qi Min-xuan 齐敏轩 et enfin Cheng Tin-hung 郑天熊. Les trois derniers représentent la filiation à laquelle se rattache l'auteur. Cheng Wing-kwong (1903-1967), qui fit carrière à Hong Kong, compte parmi les disciples de Wu Jianquan 吴鉴泉, le fondateur du style Wu de taiji quan. Le deuxième fait partie de ces énigmatiques moines gyrovagues dont regorgent les arts martiaux chinois. Ce mystérieux personnage apparaît comme une sorte de caution pour Cheng Tin-hung (1930-2005) qui est lui-même présenté page 351 comme un « renégat ». En effet, à l'âge de dix-neuf ans ce dernier se sépara de son oncle Cheng Wing-kwong, son premier professeur, et il est fort probable _ ce que ne raconte pas *La Bible du Tai chi* _ que le jeune homme fréquenta l'école du maître Wu Dakui 吴大揆, petit-fils de Wu Jianquan, comme je l'entendis raconter vers la fin des années 1980. Quoi qu'il

en soit, Cheng Tin-hung aurait opportunément complété ses connaissances du style Wu en étudiant les secrets du « travail interne » (*neigong* 内功) et des applications martiales sous la férule du mystérieux Qi Min-xuan qui s'évanouit dans les brumes en 1948, vraisemblablement englouti par la Chine révolutionnaire de Mao. Neuf ans plus tard, en 1957, Cheng se fit connaître en remportant à Taïwan un championnat de combat full-contact réunissant des athlètes du kung-fu accourus de Hong Kong et Macao. Au cours des années 1960-1970, le champion du tai chi ne ménagera pas ses efforts pour devenir un maître de premier plan dans la colonie britannique. Anticonformiste, il se distingua parmi ses timides confrères en apparaissant dans *The Shadow Boxer* (1974), un film de kung-fu à la gloire de sa discipline¹, et en incitant ses disciples, parmi lesquels Dan Docherty, à suivre son exemple pour prendre part à des tournois d'arts martiaux ou exhiber les singulières capacités dont il sera question plus loin. Le réalisateur français Jean-Luc Magneron captura quelques images de Cheng Tin-hung pour son documentaire *Kung-Fu Wu-Su* (1977) dans lequel on peut voir ce dernier fumer cigarette sur cigarette pendant que l'un de ses disciples encaisse sans broncher des coups de poing assésés sur son abdomen². Au delà de cette dimension anecdotique, le personnage est intéressant en ce qu'il témoigne de l'évolution des arts martiaux chinois dans le creuset hongkongais au tournant des années 1950.



Ci-dessus, Cheng Tin-hung dans *The Shadow Boxer* (à gauche) et *Kung Fu Wu Su* (à droite)

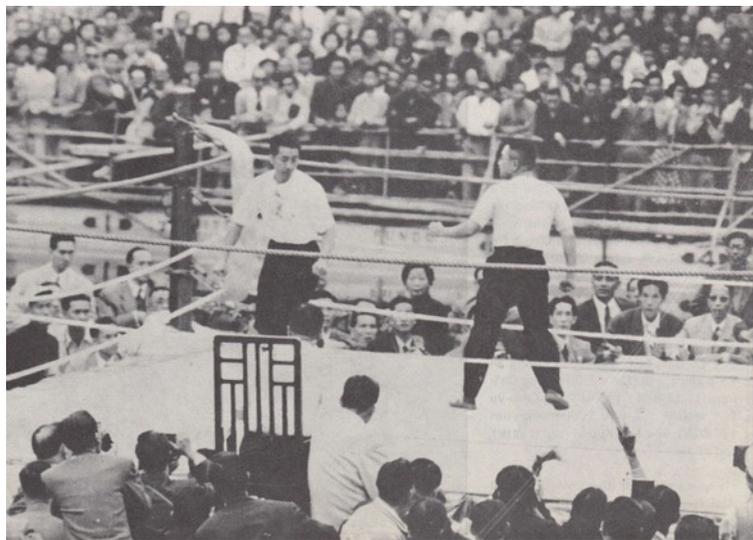
Une culture de la violence

Pour comprendre l'évolution des arts martiaux chinois à Hong Kong après la Deuxième Guerre mondiale, il faut rappeler la situation dramatique qui résultait de la révolution chinoise de 1949. Celle-ci provoqua un afflux de réfugiés dans la colonie britannique qu'il s'agisse de familles fuyant la guerre civile, d'affidés des sociétés secrètes ou d'individus liés au régime de Tchang Kai-shek. L'augmentation spectaculaire de la population hongkongaise entraîna l'apparition de foyers de misère et de criminalité dont l'ébullition était entretenue par les luttes opposant les factions nationalistes et communistes. Un point culminant fut atteint en 1956 avec des émeutes qui firent une soixantaine de morts et près de cinq cents blessés. Dans le milieu déjà concurrentiel des écoles d'arts martiaux _ dont certaines formaient les hommes de main des triades _ l'apparition d'experts venus du continent exacerba encore les rivalités. En 1954, celles-ci conduisirent à l'organisation d'un combat public opposant un expert de kung-fu de Macao au maître Wu Gongyi 吴公义, expert

1 Une réalisation de Pao Hsueh-li 鲍学礼 dont le titre original est tout simplement *Taiji quan* 太极拳.

2 Dans ce documentaire, le narrateur rapporte la justification du maître tabagique : « *Mes poumons sont trop forts, il faut les affaiblir un peu* ». Commentaire du narrateur : « *Après vingt cigarettes en deux heures, l'équilibre énergétique est sans doute rétabli* »...

en taiji quan qui se trouvait être le fils de Wu Jianquan³. Très médiatisé, cet affrontement qui eut lieu sur un ring s'avéra décevant tant au vu du combat lui-même que de son dénouement puisque la rencontre fut interrompue au premier saignement de nez, en l'occurrence celui de l'adversaire de Wu. Toutefois, l'événement provoqua une sorte d'électrochoc parmi une jeunesse agitée qui découvrit la discipline ancestrale des boxeurs chinois sous un nouveau jour. En outre, le combat de Macao montra que le taiji quan pouvait faire jeu égal avec le kung-fu du Sud, du moins dans sa forme Wu. L'engouement suscité par cette rencontre encouragea nombre de jeunes gens à en découdre dans l'espoir de se forger une réputation. La multiplication des *beimo* 比武, confrontations informelles entre adeptes de différentes écoles, fut ainsi à l'origine des renommées de combattants tels que Wong Shun Leung et William Cheung, deux membres du clan Wing Chun 咏春 connus pour avoir été les mentors de la futur star Bruce Lee. D'autres préférèrent prouver leur valeur dans le cadre de compétitions de combat full-contact à l'instar du batailleur Cheng Tin-hung illustrant par l'exemple l'orientation de ce qui allait devenir le *Practical Tai Chi Chuan* diffusé par Dan Docherty. Si la dimension martiale de cette école est officiellement associée à la figure évanescence de Qi Min-xuan, il faut noter que deux élèves de Chen Wing-kwong tentèrent également de briller dans l'arène en affrontant en 1958 non pas des compatriotes rompus au kung-fu mais des boxeurs thaïlandais, ce qui était une autre paire de manche... Leur échec cuisant marqua l'unique tentative d'une école de taiji quan de se dresser face aux redoutables combattants siamois⁴.



Wu Gongyi (de dos) et son adversaire lors du défi de Macao

Yang Zhenduo sur le divan

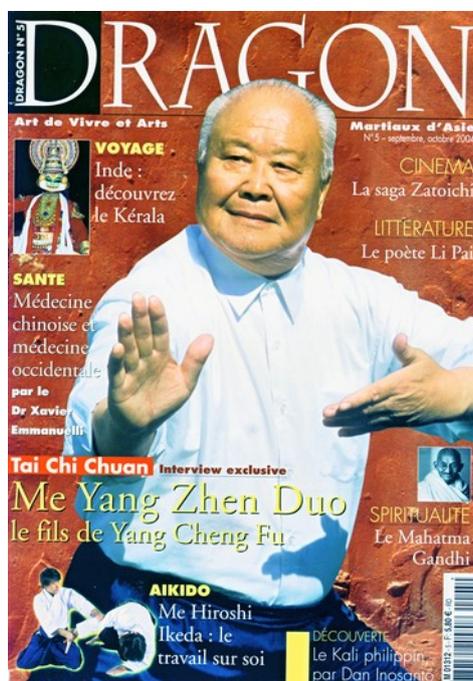
Revenons à présent à la *Bible du Tai chi* et à son cinquième chapitre. Avant d'évoquer les figures des trois maîtres dont il a été question, Dan Docherty s'attarde sur le contenu d'un article publié en 2004 dans un magazine français⁵. Placé sous le titre *Les péchés du père*, ce passage vise de toute évidence à rehausser le prestige des précurseurs du *Practical Tai Chi chuan* dont il vient d'être question et cela au détriment des représentants de l'école Yang, avec en ligne de mire un maître respectable dont j'ai pu apprécier directement les grandes qualités humaines lors de plusieurs séjours en Chine. Dans l'article, le maître Yang Zhenduo répondait avec une franchise confondante à une question relative à la mort de son père, le grand maître Yang Chengfu fondateur du style Yang de taiji quan disparu en 1936 à l'âge de cinquante-trois ans. Voici la réponse du maître Yang Zhenduo telle qu'elle a été transcrite dans le magazine : « *Mon père était à Canton, dans le sud de la Chine. C'était un homme grand, 138kg ! La chaleur le faisait transpirer à profusion, ce qui avait déclenché une sorte d'eczéma au niveau des organes génitaux. À Hong Kong, la sueur provoque un fungus des pieds . Son neveu lui a proposé un médicament pour les pieds qu'il a utilisé comme*

³ L'organisation de ce combat fut perçue par nombre de commentateurs, parmi lesquels les représentants de l'association Jingwu 精武体育会, comme une dérive particulièrement critiquable.

⁴ Il s'agissait de Hu Sheng 胡胜 et Zhang Yaoqiang 张耀强.

⁵ Magazine *Dragon* n° 5, octobre 2004.

pommade pour les organes génitaux. Le résultat a été catastrophique. La pommade, toxique, a provoqué un œdème génital. Conduit d'urgence à Shanghai, on n'a pas pu le sauver, la médecine étant moins développée qu'actuellement ». Pour peu que l'on connaisse le milieu du taiji quan chinois et les ragots y circulant, on saura que la disparition prématurée du maître Yang Chengfu est fréquemment attribuée aux excès d'une vie dissolue. En livrant le dossier médical, Yang Zhenduo coupe en quelque sorte l'herbe sous le pied des médisants tout en soulignant au passage les dangers de la pharmacopée traditionnelle lorsque celle-ci n'est pas maîtrisée. Néanmoins, l'évocation de la sphère génitale semble avoir stimulé au-delà de toute mesure l'imagination de Dan Docherty dont il faut livrer ici le commentaire in extenso : « *Il y a là un élément de complexe d'Œdipe _ le fils qui désire « tuer » son père et faire des choses innommables avec sa mère _ mais l'histoire montre que cette candeur naturelle a existé dans la famille Yang pendant au moins deux générations : de la part du neveu pour conseiller et procurer un onguent pour les pieds, de la part de Yang Chengfu pour penser que le médicament convenait et de la part du fils, Yang Zhenduo, pour raconter la fin ignominieuse de son père dans une interview. J'espère que mon fils aura quelque chose de mieux à raconter le moment venu* ». Il est intéressant de mettre en parallèle cette prétention de révéler au grand jour la névrose des Yang et les allusions que, par ailleurs, l'auteur fait au sujet des capacités sexuelles des deux Cheng. Ainsi, Dan Docherty nous apprend que l'oncle, qui « avait une épouse et deux jeunes concubines à satisfaire », avait développé un intérêt pour l'alchimie interne _ ce qui doit vraisemblablement être entendu ici comme une sorte de viagra ésotérique _ et que le neveu « plein de vigueur juvénile » (...) avait fait l'expérience des jeux « des nuages et de la pluie » (euphémisme chinois pour désigner l'acte sexuel) avec autant de Japonaises qu'il avait pu afin, je cite, de « venger l'occupation nippone en Chine » (page 361). En rapportant ingénument les vantardises sexistes et revanchardes de son maître Cheng Tin-hung ou encore en voulant voir (pages 22-23) des représentations du pénis et du vagin dans les symboles graphiques fondamentaux du *Livre des mutations* (*Yi jing* 易经, texte fondamental de la pensée chinoise antérieur à l'ère chrétienne)⁶ _ le trait continu et le trait brisé _ on peut se demander au final si ce n'est pas Dan Docherty lui-même qui, en se livrant ainsi, manifeste une sorte de « candeur naturelle »...



Le maître Yang Zhenduo en couverture du magazine *Dragon* n° 5 (octobre 2004)

Portrait du maître idéal

Dan Docherty énumère à la page 355 les qualités et dispositions qui caractérisent selon lui le maître véritable. Je dois préciser que je suis plutôt d'accord avec lui. S'il avait eu l'occasion de connaître

6 Pour une approche plus subtile des symboles graphiques du *Yi jing*, je renvoie le lecteur aux ouvrages indispensables du sinologue Cyrille J.-D. Javary.

le maître Yang Zhenduo, il aurait pu se convaincre que ce dernier est une incarnation du portrait idéal brossé dans son livre. Lorsque je le fréquentais, maître Yang pratiquait très sérieusement ce qu'il enseignait _ la méthode Yang de taiji quan _ et dirigeait ses élèves par l'exemple. Modèle de pratique mais, il faut le souligner, également de conduite. Yang Zhenduo expliquait son art sans jamais se lasser, poussant la rigueur jusqu'à décrire minutieusement chaque attitude de son style et cela même en l'absence d'interprète. Lors de notre première rencontre en 1989, j'avais ainsi été frappé par le fait qu'il détaillait longuement en chinois chaque mouvement à l'attention de son public européen alors que James Kou, l'organisateur du stage, ne prenait même pas la peine de traduire son enseignement oral. Comme j'étais le seul autre participant à comprendre ses discours, maître Yang finit par me demander, à son grand soulagement, d'éclairer les autres stagiaires. Par la suite, il accepta très simplement de me recevoir chez lui à Taiyuan 太原. Entièrement voué à la transmission de la technique paternelle, il m'enseigna son art familial avec une honnêteté et une sincérité que j'ai rarement rencontrées parmi les experts chinois de ma connaissance. Pour ce qui est de sa gentillesse, je me souviens avec émotion de ses invitations quotidiennes à déjeuner et des bons petits plats mitonnés par son épouse. Lorsque je voulais le dédommager pour le temps qu'il me consacrait à chaque séjour _ deux cours particuliers quotidiens _ il se montrait gêné et me laissait décider librement de la somme sans jamais faire de commentaire... Il faut croire que je suivais moi aussi un « karma sombre » (l'expression est de Dan Docherty) pour me détacher de cet homme lumineux, mais il n'en demeura pas moins à mes yeux un exemple, comme Cheng Tin-hung continue de toute évidence d'inspirer Dan Docherty⁷. Curieusement, ce dernier raconte qu'en trente ans il ne vit jamais son maître exécuter un enchaînement de taiji quan du début à la fin (p. 351). Sans doute pour justifier cela, il précise ailleurs que la pratique des exercices énergétiques du *neigong* est plus importante que celle de la forme (p. 35). Ce « travail interne » permet notamment de renforcer le corps afin de le rendre capable de résister à des coups violents. La démonstration la plus spectaculaire à laquelle se livrent les disciples de Cheng et Docherty consiste à s'allonger sur le dos pour recevoir sur l'abdomen la chute à pieds joints d'un comparse préalablement juché sur une échelle (photos pages 36-37). Et c'est bien là toute la différence entre l'étonnant *Practical Tai Chi Chuan* et le « système doux d'exercice » (p. 358)⁸ du maître Yang Zhenduo, qui ignore, il est vrai, tant les combats full-contact que curieux numéro de fakir dont il vient d'être question.

José Carmona

www.shenjijing.com



Deux conceptions de la pratique du taiji quan ? Le maître Yang Zhenduo à gauche. À droite, une expérience, assez bête il faut le reconnaître, à déconseiller fortement à tous ceux qui ne sont pas des « praticiens extrêmement expérimentés de Tai chi » (P. 36).

⁷ Une transmission ne consiste pas seulement à recevoir des techniques mais également des influences qui peuvent être spirituelles ou psychiques. C'est dans ce dernier cas qu'il peut être nécessaire, selon moi, de « tuer le père ».

⁸ Il faut noter que du point de vue de la pratique gestuelle, l'enchaînement Wu de Cheng Tin-hung relève de la même conception du taiji quan comme « système doux d'exercice » dont la vulgarisation est postérieure à la révolution républicaine de 1911.